Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 14 (1964)
Heft: 2

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

HISTOIRE DES RELIGIONS

JACQUES DUCHESNE-GUILLEMIN : *La religion de l'Iran ancien.* Paris, Presses universitaires de France, 1962, 411 p. « Mana », Introduction à l'histoire des religions, I, III.

Une véritable encyclopédie de la religion mazdéenne (à l'exclusion du manichéisme et d'autres mouvements gnostiques), qui rendra de bons service à tout historien de la religion. L'auteur, dont on connaît surtout la traduction commentée des Gathas, commence par citer la confession de foi d'un mazdéen contemporain, et présente ensuite une « esquisse géographique et historique » fort utile, résumant de manière saisissante l'histoire du mazdéisme depuis les débuts jusqu'à nos jours. Il est vrai, cependant, que ce résumé se termine sur une note mélancolique : « Que restera-t-il bientôt des croyances et des coutumes, du sentiment même, enfin, qu'ont les Parsis de former un groupe et de leur volonté de le maintenir ? Il devient concevable que la communauté parsie disparaisse un jour, fondue au creuset de l'Inde nouvelle. La plus petite des grandes religions aurait cessé d'être » (p. 17). — Le *premier chapitre* contient une liste très complète des sources (textes non iraniens, textes iraniens en avestique, pehlevi, pazend, textes en parsi, persan et gujarati, et les inscriptions). — L'auteur signale, dans la mesure du possible, toutes les éditions, traductions et manuscrits inédits. Dans le *deuxième chapitre*, il traite des pratiques, décrivant le rituel du feu, du haoma, des rites funéraires, etc., comme aussi de la morale. Sa méthode consiste donc à étudier d'abord l'ensemble de la religion vécue, base solide qui fournira le point de départ de l'investigation des problèmes si débattus et si complexes des origines. Cette méthode présente certains avantages, et elle est conforme à un mouvement général en histoire des religions ; en revanche, il est possible que la religion mazdéenne paraisse d'emblée comme un bloc monolithique, alors qu'en réalité elle a subi des métamorphoses au cours de sa longue histoire, à l'instar de tout autre phénomène historique. Le *chapitre III* est intitulé « questions d'origine ». On y trouve dix pages sur Zarathustra, ce qui semble un peu disproportionné au reste. Sans apporter des solutions, l'auteur se contente de signaler les dilemmes auxquels le chercheur doit faire face. Vient ensuite une passionnante étude sur l'histoire de l'Iran, des débuts à la fin de l'empire achéménide, comprenant une discussion très nuancée des rapports entre la religion achéménide et le zoroastrianisme. Dans une longue étude intitulée « reconstructions comparatives » qui termine le chapitre, l'auteur essaie de ramener le panthéon iranien à des données sociologiques. Le *chapitre IV* (d'Alexandre à Mahomet) est consacré aux périodes parthes et sassanides. L'auteur fait montre d'une réserve presque excessive quand il s'agit de déterminer l'influence de la religion iranienne sur le monde hellénistique et judéo-chrétien. On aurait aimé, par exemple, qu'il fût un peu plus affirmatif au sujet du concept de « Fils de l'Homme », et qu'il tînt plus largement compte de l'inextricable complexité des données vétérotestamentaires, juives, et gnostiques. L'auteur achève le chapitre en brossant un splendide tableau de la cosmologie mazdéenne telle qu'elle a été formulée à l'époque

sassanide. Dans le *cinquième chapitre*, enfin, il décrit les multiples rapports qui existaient entre le mazdéisme et l'Islam, et il ajoute une analyse de la situation actuelle des Parsis de l'Inde. CARL A. KELLER.

SCIENCES BIBLIQUES

GUSTAV STÄHLIN : *Die Apostelgeschichte, übersetzt und erklärt.* Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1962, 342 p. Das Neue Testament Deutsch, 5.

Les éditeurs du commentaire bien connu : « Das Neue Testament Deutsch », ont poursuivi le rajeunissement de leur collection par la publication d'un commentaire des Actes des apôtres, destiné à remplacer celui de Herm. Wolfg. Beyer par une œuvre plus importante. Alors que le commentaire de Beyer avec ses 159 pages servait en quelque sorte d'introduction aux épîtres pauliniennes du volume 2, le commentaire de Stählin, avec ses 329 pages, constitue à lui seul le volume 5, enrichi encore de « Namen und Sachweiser », d'une belle carte en couleurs de la Méditerranée orientale et du Proche-Orient, et de plusieurs plans des plus fameuses cités mentionnées dans les Actes. Quelque quarante-cinq « excursus » sur les sujets les plus divers, d'histoire et de théologie particulièrement, témoignent du souci de l'auteur de fonder solidement son exégèse. L'exégèse des discours, qui représentent à peu près le cinquième du livre des Actes permet à Stählin de déployer toute sa science théologique, sa profonde connaissance de la Bible, en appliquant le principe toujours valable : « Scriptura sacra sui ipsius interpres. » Si le contenu théologique des textes est bien mis en lumière, les problèmes de critique posés par eux sont parfois trop minimisés. Actes 18 : 24-28, par exemple, présente Apollos de telle manière que le lecteur se demande s'il était déjà chrétien à son arrivée à Ephèse ou s'il était encore juif. Il est impossible de comprendre ce petit récit sans s'interroger sur l'intention de Luc, sur les raisons qu'il a pu avoir de parler d'Apollos d'une manière si ambiguë. Cette réserve faite, nous reconnaissons volontiers les services que le nouveau commentaire, si savant et bien informé, rendra à tous ceux qui ont à s'occuper du livre des Actes. CHARLES MASSON.

HISTOIRE DE L'EGLISE ET DE LA PENSÉE CHRÉTIENNES

CYRILLE DE JÉRUSALEM : *Catéchèses baptismales et mystagogiques.* Traduites et présentées par le chanoine J. Bouvet. Namur, Les Editions du Soleil levant, 1962, 550 p. Les Ecrits des saints.

Le savant éditeur de la correspondance d'Adam de Perseigne présente et traduit le classique de Cyrille de Jérusalem. Ces catéchèses prononcées en 348 présentent l'enseignement d'un évêque fidèle à Nicée, qu'elles soient baptismales, destinées aux candidats au baptême ou mystagogiques, destinées aux futurs communiants. Le chanoine Bouvet défend leur authenticité, laisse en suspens la question de leurs sources ; il les traduit avec clarté à partir du texte de Migne. Un regret, pourquoi renvoyer à la fin de chaque catéchèse les références bibliques ? L'ordre de ces catéchèses peut surprendre, c'est celui d'une initiation d'abord, d'un enseignement ensuite : les conditions du baptême (pénitence), sa signification, l'explication du credo (Trinité, sotériologie, pneumatologie), les sacrements (baptême, christmation, eucharistie). Thèmes bibliques, développements dogmatiques, ascétiques et mystiques s'entrecroisent avec de longues digressions dans le goût de l'époque, unifiés qu'ils sont par un souci de la présence de Dieu, de son amour et par la préoccupation pastorale de préserver les catéchumènes des hérésies ambiantes (arianisme, manichéisme, judaïsme, etc.). GABRIEL WIDMER.

RENÉ ROQUES : *Structures théologiques de la gnose à Richard de Saint-Victor*. Paris, Presses universitaires de France, 1962, 436 p. Bibliothèque de l'Ecole des hautes études, section des sciences religieuses, volume 72.

Comment s'est constituée la théologie et quelles furent les philosophies qui contribuèrent à son élaboration ? Les diverses études de R. Roques recueillies dans ce beau livre tentent de répondre partiellement à cette double question. Une constante : la fidélité au Christ ; des variations : les traitements rationnels que le théologien fait subir à la révélation. Des illustrations : la gnose dans l'évangile selon saint Thomas, l'allégorie (les travaux de Jean Pépin), le « néo-platonisme » du Pseudo-Denys (l'état de la question à la lumière des travaux actuels), le « platonisme » du haut moyen âge chez Anselme, Hugues et Richard de Saint-Victor (travaux de Baron, Châtillon, De Lubac, Chenu). Analyses tout en profondeur et en précision, critiques savantes et originales font de ce recueil une contribution de premier plan à l'histoire de la théologie, du symbolisme et de la philosophie. Parmi tant d'apports de grande valeur, la question dionysienne ; R. Roques en est un spécialiste (cf. l'étude critique de J. Trouillard dans cette Revue (1955-I) de sa thèse sur l'*Univers dionysien*). Le Corpus daterait des années 510 à 532. Son auteur serait ni un dyophysite, ni un monophysite, ni un défenseur exclusif de Chalcédoine, mais un partisan de l'unité de l'Eglise, de sa foi structurée par le schéma néo-platonicien de l'expansion et du retour. La chronologie des traités est faite à partir d'une analyse de chacun d'eux ; leur méthode en fonction de la définition de la théologie (affirmative, négative, mystique) : « ... en sauvegardant les caractères propres des diverses « théologies » dionysiennes, nous devons convenir qu'elles s'appellent et s'impliquent mutuellement comme les pièces maîtresses d'un même édifice, comme les mouvements solidaires et complémentaires d'une démarche unique » (p. 148). Le Pseudo-Denys serait le représentant typique d'une théologie compréhensive qui cherche à dépasser les oppositions des théologiens par trop ecclésiastiques. En symbolique, plus le symbole est éloigné de l'objet qu'il désigne, plus il oblige le théologien à une critique qui le rapprochera de la réalité visée ; le dissemblable est plus fécond que le semblable. Dans sa démarche négative, le théologien ne parvient jamais à éliminer complètement le symbole pour trouver de l'intelligible pur ; car la logique du symbole lui apparaît comme une voie vers la contemplation, dans le lien qu'elle établit entre l'univers des intelligibles et l'univers des sens. L'univers des sacrements s'y rattache comme celui de l'Ecriture. Par de telles études, R. Roques montre la permanence d'un courant platonicien et néo-platonicien très fécond dans l'histoire de la théologie chrétienne, soucieux de l'originalité irréductible du message chrétien et des exigences incoercibles de la raison. Son ouvrage est un complément indispensable aux travaux du P. Chenu sur la méthode et l'objet de la théologie. Sa consultation en est facilitée par d'excellents index. GABRIEL WIDMER.

AUGUSTIN : *Homélies sur les Psaumes*, choisies, traduites et présentées par le Dr Denys Gorce. Namur, Les Editions du Soleil levant, 1960, 180 p. Les Ecrits des saints.

Le Dr Gorce est un fervent de saint Augustin. Il communique son admiration en le traduisant avec beaucoup de bonheur, en le présentant avec maîtrise. Preuve en soit ses remarques initiales sur la psalmodie chez saint Augustin. Il a choisi des fragments plus ou moins longs des homélies en les groupant judi-

cieusement sous trois chefs, le Christ, l'Eglise, le chrétien, offrant ainsi sous une forme aérée un court traité de spiritualité augustinienne. A relire ces extraits, on reste confondu devant la profondeur et la simplicité de l'exégèse augustinienne dont la clef pourrait être cette remarque à propos de Ps. 141 : 1 : « Il y a dans l'Ecriture de profonds mystères qui sont cachés pour qu'ils ne perdent pas de leur prix ; qui exigent de la recherche pour nous exercer ; qui s'ouvrent à nous pour nous servir de pâture » (p. 108). Encore un volume de cette collection qui offre une nourriture solide, même à ceux que rebute une théologie trop savante.

GABRIEL WIDMER.

GUILLAUME DE SAINT-THIERRY : *Exposé sur le Cantique des Cantiques*. Texte latin, introduction et notes de J.-M. Déchanet, OSB, traduction française de M. Dumontier, OCSO. Paris, Editions du Cerf, 1962, 418 p. Sources chrétiennes, 82 ; Textes monastiques d'Occident, 8.

Complément du traité sur *La contemplation de Dieu*, présenté dans la même collection par Dom Hourlier, ce commentaire enrichira le lecteur, s'il prend soin de lire l'introduction de Dom Hourlier. Incomplet, tout pénétré de l'esprit des Pères grecs et de la présence de saint Bernard, cet « Exposé » a été conçu à partir d'entretiens que Guillaume eut avec le fondateur de Cîteaux ; sa rédaction s'étale sur plusieurs années, faite à partir de fiches que Guillaume avait collationnées au cours de ses lectures (aux environs de 1138). Soliloque, sur le ton de la confidence, de l'âme avec son Dieu, selon l'heureuse expression de Dom Déchanet, l'œuvre ne démarque pas celles de ses devanciers, elle s'en sert, preuve en soit les thèmes originéniens ou augustiniens ; elle est originale en ce qu'elle repense ses sources davantage sur le mode spirituel que sur le mode dogmatique. Une visée centrale : le renouvellement de l'âme au cours de sa quête de Dieu. Une méthode complexe : à travers la découverte du sens littéral du texte sacré, une lente élévation grâce à une sorte de communion intime de l'âme avec Dieu, de l'Epouse avec l'Epoux. La démarche spirituelle se conforme au genre « dramatique » du Cantique avec ses trois phases, quatre fois renouvelées : provocation de l'amour, épreuve purificatrice, union. L'âme, en effet, ne dispose jamais de Dieu ; elle s'en approche grâce aux sacrements et aux mystères du dogme, sans jamais se départir d'une attitude dictée par la foi. Cette dynamique de l'âme s'appuie sur une correspondance établie par la grâce créatrice et illuminatrice, entre l'esprit et Dieu, c'est-à-dire sur l'amour qui rend le cœur purifié apte à s'approcher de Dieu à travers la région de dissimilitude et de similitude. Ainsi l'œuvre du Saint-Esprit est mise en relief comme don de la charité. La traduction à laquelle le P. Dumontier avait travaillé depuis longtemps, est une réussite. Elle est faite à partir du manuscrit partiellement autographe de Charleville. On sera heureux de posséder en une édition maniable un texte de plus que ceux qui ont été publiés jusqu'à ce jour de cette figure particulièrement attachante du XIIe siècle qu'est Guillaume de Saint-Thierry.

GABRIEL WIDMER.

ANSELME DE CANTORBÉRY : *Pourquoi Dieu s'est fait homme ?* Texte latin, introduction, bibliographie, traduction et notes de René Roques. Paris, Editions du Cerf, 1963, 525 p. Sources chrétiennes, 91. Textes monastiques de l'Occident, XI.

Ce volume constitue une véritable introduction à l'étude de saint Anselme, tant par la valeur de l'étude préliminaire de R. Roques (qui complète une

étude parue dans *Structures théologiques...*) que par la bibliographie presque exhaustive. Saint Anselme n'est pas un rationaliste ; sa vie, son ministère, son œuvre suffisent à montrer qu'il est un contemplatif et un méditatif, soucieux de développer la vie intérieure et d'affermir la foi de ses moines et de lui-même, et aussi un dialecticien curieux de découvrir l'intelligibilité de la foi aux juifs et aux musulmans *(Pagani)*. Mélange d'affectivité et de rationalité, son œuvre exhale un parfum unique à la fin du XIe siècle. Le *Cur Deus Homo* date des années 1094-1097. Boson en est le stimulateur et non le coauteur. Fidèles et infidèles en sont les destinataires. Roques cherche à définir la méthode des *rationes necessariae* (arguments de raison et arguments de convenance) : « La notion de convenance s'inscrit plutôt dans l'ordre de la sagesse et de l'honneur divins, alors que l'intelligence et la justice divines seraient plutôt régulatrices de la raison » (p. 81). Il y aurait une axiomatique commune aux diverses théologies théistes et une axiomatique différenciée propre au déchiffrage de l'intelligibilité de la christologie et la sotériologie chrétiennes. Or une telle axiomatique ne peut être utilisée avec succès qu'en mettant entre parenthèses les autorités bibliques et patristiques. Dans ces conditions, le théologien échappe aux objections des juifs et des musulmans fondées sur les interprétations divergentes de l'Ecriture par les Pères. Tous doivent se plier à une instance suprême, celle de la raison et de ses chaînes de corollaires *(concatenationes)*, sans laquelle ils ne pourraient se comprendre. Cette manière de concevoir une théologie fondamentale confirme le platonisme d'Anselme : la seule raison est à l'œuvre, soit comme raison hypothético-déductive chez le défenseur du dogme (le chrétien), soit comme raison catégorico-déductive chez son adversaire (juif, musulman) et inversement selon le moment de la dispute. Mais ce platonisme est christianisé en ce que « la démarche anselmienne va de la foi à la foi par l'intelligence » (p. 97) ; la mise en question du dogme par les objections d'autrui conditionne la découverte de son intelligibilité. La description de la méthode anselmienne s'appuie sur une analyse minutieuse du traité qui est un modèle du genre. Le texte traduit avec plus de littéralité que de grâce littéraire (heureusement) est celui édité par le P. Schmitt. Mais pourquoi supprimer les notes de ce dernier et renvoyer le lecteur à son édition ? Les index rendront service. A ceux qui craignent, en lisant ce classique, les empiètements de l'intelligence sur le domaine de la foi, une remarque de R. Roques suffira à les rasséréner sur les intentions de saint Anselme, qui demeure un prince de la théologie : « (S'appuyant sur le donné révélé), la démonstration suit les « nervures intelligibles » des donnés révélés, constate leurs connexions, leur harmonie réciproque, leur totalité parfaitement organique et indissociable, et de ces constatations elles-mêmes, elle conclut que la foi est vraie, ou plutôt vérifiable, même à son propre niveau d'intelligence. Mais l'intelligence n'ajoute rien à la foi » (p. 178). GABRIEL WIDMER.

JEAN BOISSET : *Erasme et Luther : Libre ou serf-arbitre ?* Paris, Presses Universitaires de France, 1962, 177 p. Bibliothèque de philosophie contemporaine.

La lecture de ce livre réserve certaines surprises. Contrairement à ce que le titre pourrait faire penser, elle ne nous introduit pas dans le domaine de l'histoire. Erasme tient relativement peu de place. Il n'est pratiquement plus question de Luther dans les deux derniers chapitres. — Mais on ne tiendra pas rigueur à l'auteur, si l'on comprend que son propos est plus philosophique

qu'historique. Nous démentirait-il si nous lui prêtions l'intention suivante : donner une interprétation philosophique du drame religieux de Luther, montrer aussi comment l'attitude religieuse illustrée par Luther est créatrice de morale ? — Pour Jean Boisset, le problème commun à Erasme et Luther, c'est celui de l'homme chrétien. Mais, alors qu'Erasme est préoccupé avant tout de *se* faire, Luther ne demande qu'à entrer dans le plan de Dieu. Pour Luther, la liberté, la vérité, la religion, ne peuvent être que celles que l'on reçoit de Dieu. Mais comment devenir justement celui que Dieu veut que nous soyons ? Jean Boisset montre le rôle fécond joué, chez Luther, par l'angoisse. Cette angoisse résulte du sentiment de l'absence de Dieu. Elle est créatrice de vie nouvelle, parce qu'elle ouvre à la grâce. Et c'est pourquoi l'attitude religieuse de Luther est féconde du point de vue moral : en face de l'Absolu, Luther, comme le philosophe, sait qu'il doit, non pas agir, mais « être agi » (« gehandelt sein »). — A ce propos, Jean Boisset montre, dans son chapitre peut-être le plus original, comment l'expérience de Luther peut être décrite dans les termes de Maurice Blondel. GEORGES BESSE.

PEDER PALLADIUS : *Paroisses vivantes. Un livre de visite.* Traduit du danois par Jean Sauter. Genève, Labor & Fides, 1963, 179 p.

Entre 1538 et 1563, Peder Palladius, premier évêque luthérien de Copenhague, entreprit et acheva la visite systématique des 390 paroisses de son diocèse de Sélande. De ces visites, il est resté ce livre, longtemps manuscrit, traduit ici pour la première fois, qui renferme le texte des exhortations adressées par l'évêque aux paroisses. L'intérêt de ce texte, c'est qu'il nous plonge dans la réalité quotidienne d'une Eglise peu connue, qu'il nous initie aux problèmes d'un des premiers évêques de la Réforme, qu'il nous renseigne sur le niveau spirituel d'un peuple. On voudrait, pour faire l'histoire de la Réforme, pouvoir compter sur un plus grand nombre de documents de ce genre. Palladius s'adresse au simple peuple, dont il sait le langage. Mais ses exhortations n'ont pas qu'une valeur documentaire, car elles sont nourries de substance évangélique. Son livre de visite parle donc au chrétien d'aujourd'hui et peut intéresser même les non-spécialistes. Aussi le pasteur Sauter n'a-t-il muni sa vivante traduction — une traduction dans laquelle il s'est efforcé de conserver la spontanéité et la simplicité du texte original — que du strict nécessaire en fait d'introduction et de notes. GEORGES BESSE.

JEAN ORCIBAL : *Saint-Cyran et le jansénisme.* Paris, Editions du Seuil, Collection « Maîtres spirituels ». 1961, 192 p.

Duvergier de Hauranne, natif de Bayonne, abbé de Saint-Cyran (1581-1643), avait été l'élève des jésuites à la Faculté de théologie de Louvain. Il échappa à leur influence grâce à la très forte personnalité de son directeur de conscience à Paris, le cardinal de Bérulle, fondateur de l'Oratoire de France, champion théologique d'un « théocentrisme » exigeant et fort opposé à tout humanisme laxiste, notamment dans l'ouvrage des *Grandeurs de Jésus* que les jésuites attaquèrent et dont l'abbé de Saint-Cyran prit courageusement la défense. De plus, son étroite amitié avec Jansénius, futur évêque d'Ypres, auteur du fameux *Augustinus*, le mit en contact avec une pensée qui était aux antipodes des disciplines de saint Ignace. On aurait tort, d'ailleurs, d'après M. Orcibal, de voir en Saint-Cyran un janséniste au sens étroit du mot, la grande querelle ne

s'étant déchaînée qu'après sa mort. — Son action sur quelques âmes d'élite, les Lemaistre, les Arnauld, était si profonde que Richelieu, jaloux de toute influence autre que la sienne, en prit ombrage, incapable qu'il était de concevoir une force religieuse qui ne fût pas avant tout une force politique. Il tenta de s'attacher cet homme exceptionnel en lui offrant de hautes charges et des bénéfices ecclésiastiques. Quand il eut compris que Saint-Cyran ne se laisserait pas acheter, Richelieu le déclara « plus dangereux que six armées », et le fit enfermer au donjon de Vincennes. Le prétexte de l'accusation portée contre lui était d'ordre théologique : il avait osé critiquer le catéchisme publié par le cardinal-ministre parce que « l'attrition » y remplace la vraie « contrition », autrement dit parce que la conversion qui y est enseignée n'est pas un suffisant retour à Dieu. — Cinq années de dure captivité, de 1638 à 1643, ne prirent fin qu'à la mort de Richelieu. Après sa libération, Saint-Cyran, physiquement brisé, n'aura plus que quelques mois à vivre. Mais son autorité spirituelle n'avait fait que grandir pendant qu'il était au donjon. Ses lettres de direction et ses quelques écrits religieux, débarrassés du fatras théologique grâce notamment à une quasi-cécité qui lui rendait la lecture presque impossible, témoignent d'un christianisme très pur et profondément vécu. — L'action religieuse de Saint-Cyran est celle d'un réformateur qui a grandement contribué au renouveau de la spiritualité française en particulier par sa très haute idée du sacerdoce et de la prédication. Il fut le maître posthume de Pascal. Ses écrits ont trouvé de l'écho dans les milieux protestants ; ils retinrent l'attention de Wesley, le puissant rénovateur de la vie religieuse en Angleterre. — On ne saurait trop louer l'ouvrage de M. Orcibal ; sous l'apparence d'un petit volume (admirablement illustré), c'est un livre d'une richesse étonnante. Rien de comparable, me semble-t-il, n'avait été publié sur Saint-Cyran depuis le *Port-Royal* de Sainte-Beuve et depuis l'*Histoire littéraire du sentiment religieux en France* d'Henri Bremond. Ces deux grands écrivains avaient donné de l'abbé de Saint-Cyran des portraits contradictoires : pour le premier, c'était un saint d'une rare grandeur ; pour le second, c'était un rêveur fumeux, atteint de mégalomanie. M. Orcibal, très objectif, présente des faits et des documents qui confirment l'opinion de Sainte-Beuve. VICTOR BARONI.

CHARLES BAUDOUIN : *Blaise Pascal ou l'ordre du cœur*. Paris, Plon, 1962, 183 p. Collection « La recherche de l'absolu ».

Parmi les innombrables études qui ne cessent de paraître sur Pascal, celle de Charles Baudouin nous apporte quelque chose de nouveau en projetant sur la vie et la personnalité de ce puissant génie les lumières de la psychologie moderne. On pourrait craindre, à vrai dire, que les schémas trop rigides des « complexes » psychanalytiques ne soient pas à la mesure de l'homme. Ce risque disparaît quand le psychologue est une personnalité aussi riche que Charles Baudouin, auquel les grandeurs de l'esprit et du cœur n'échappent point. Les hautes expériences morales et religieuses de ce « pèlerin passionné », leur conditionnement historique et psychologique, leur tonalité individuelle font ici l'objet d'une étude vraiment nouvelle, bien propre à intéresser ceux qui savent que les grandes affirmations de la foi, quand elles sont sincères, se manifestent sous des formes variées, la variété étant un signe distinctif des êtres vivants. Pareille étude n'ôte d'ailleurs pas aux expériences mystiques leur caractère surnaturel qui n'est pas du ressort de la psychologie. — Pour mieux comprendre Pascal, il est bon de scruter « les racines, les origines et du sol et de la race », de savoir

que le bébé, très chétif, avait des réactions violentes à la vue de l'eau, et qu'il ne pouvait souffrir de voir son père et sa mère proches l'un de l'autre sans crier et se débattre avec « une violence excessive », que l'enfant avait moins de trois ans quand il reçut le choc terrible de perdre sa mère. « Il est du nombre de ceux écrit Guardini, qui ont grandi sans l'influence maternelle et dont le cœur semble à jamais privé de patrie. » — Cela n'est pas sans rapport avec sa quête avide de l'absolu, avec son refus du monde où rien ne peut le satisfaire, et ce sentiment que l'homme est égaré sur la terre, qu'il est tombé de sa place, qu'il ne la peut plus retrouver. « Sa sensibilité est dominée, dès l'âge le plus tendre, par la nostalgie de cette mère qui ne le portera plus jamais. » Et cela pourrait bien n'être pas étranger à l'intérêt qu'il vouera au problème scientifique de la pesanteur et au mystère religieux de la grâce, tant il est vrai, comme le dit si bien M. Baudouin, que « l'intelligence, tant dans le choix des problèmes auxquels elle s'attache que dans la manière de les aborder, est orientée par les secrets mouvements de la sensibilité ». — La tendresse maternelle refoulée, d'une part, et, d'autre part, l'éducation exclusivement intellectuelle reçue de son père seul conditionnent probablement le cheminement de Pascal de l'esprit de géométrie vers l'esprit de finesse et vers la découverte du cœur qui a ses raisons que la raison ne connaît point. De là peut-être aussi cette extraordinaire ardeur qui le pousse à chercher la vérité scientifique ou à défendre la vérité théologique, inspirant le style fulgurant des *Provinciales*, la description des passions de l'amour, son affection tyrannique pour sa sœur Jacqueline, et surtout ce *feu* qui déchire la nuit du 23 novembre 1654 et qui l'introduit si profondément dans le *Mystère de Jésus*, communion ineffable s'accompagnant d'un ascétisme outrancier. Et le voici, dans les *Pensées*, cherchant et trouvant, entre deux infinis, se tenant au milieu, saisi de vertige mais sauvé par la divine personne du Médiateur. De ces abîmes, M. Baudouin nous ramène, dans les dernières pages de son livre, au terme sublime de cette courte vie qui s'achève, dans les dépouillements et les renoncements, par une foi toute simple culminant en charité. — Un livre exceptionnel, riche de substance nouvelle.

VICTOR BARONI.

ROBERT CENTLIVRES et JEAN-JACQUES FLEURY : *De l'Eglise d'Etat à l'Eglise nationale (1839-1863)*. Bibliothèque historique vaudoise XXXV. Lausanne, Eglise nationale vaudoise, 1963, 231 p.

Cet ouvrage décrit les phases d'une évolution qui a fait de l'Eglise nationale vaudoise, d'abord fonction de l'Etat, un organisme autonome associé à l'Etat. Il est réjouissant que deux pasteurs de cette Eglise, malgré les charges du ministère, réussissent à publier, à l'occasion du centenaire de la loi ecclésiastique de 1863, un ouvrage de cette importance. Certes, si les auteurs avaient disposé de plus de temps, leur ouvrage aurait été peut-être plus homogène et plus alerte et sa ligne directrice plus clairement indiquée. S'agit-il avant tout de décrire l'élaboration de la loi ecclésiastique de 1863 ? alors les premiers chapitres sont trop chargés. Ou de faire revivre « le climat spirituel et politique qui entoura cette élaboration » ? alors le lecteur voudrait parfois en savoir davantage. Mais ces remarques ne doivent pas faire oublier que le livre de MM. Centlivres et Fleury est rempli de qualités. Sa première qualité est évidemment d'arriver à son heure. Au moment où ses structures sont remises en question, l'Eglise nationale vaudoise, grâce à MM. Centlivres et Fleury, pourra se redécouvrir elle-même. Elle comprendra que les articles de loi qui la régissent ont une histoire

déjà longue. Elle apprendra quels sont les hommes et les tendances qui ont marqué ces articles de leur empreinte. C'est ainsi que les auteurs nous révèlent, dans des pages auxquelles il faudra toujours se référer, le rôle joué par des hommes tels que le conseiller d'Etat J. Eytel, ou les pasteurs S. Vuilleumier, J.-L. Chapuis et L. Durand. Un autre mérite de ce livre est de combler une lacune. Les ouvrages sur l'histoire religieuse du canton de Vaud au XIXe siècle ne foisonnent pas. Celui-ci intéressera donc, non seulement les milieux d'Eglise, mais aussi l'historien de la patrie vaudoise. Ajoutons encore que les auteurs ont rassemblé et compulsé une documentation abondante, partiellement inédite, et qu'ils ont su l'exploiter avec une réelle impartialité. GEORGES BESSE.

THÉOLOGIE CONTEMPORAINE

EMILE MERSCH, s.j. : *Le Christ, l'homme, l'univers*. Prolégomènes à la théologie du corps mystique. Paris, Desclée De Brouwer, 1962, 150 p. Museum lessianum, section théologique, 57.

Le P. Mersch avait rédigé ces pages comme introduction à sa célèbre *Théologie du Corps mystique* (Desclée De Brouwer, 1949) ; ses éditeurs en avaient conservé quelques fragments. On retrouve dans ce texte intégral les qualités de son auteur, sens du concret, ouverture aux sciences, souci de l'unité et de la cohérence métaphysique. A la lumière d'une méthode de type progressif, une interraction entre l'homme et l'univers se fait jour, comme une solidarité entre l'individu et la collectivité au niveau de l'humanité ; le dynamisme des activités humaines différenciées et hiérarchisées (sensation, imagination, mémoire, intelligence) est mis en relief. *Animal rationale*, l'homme, doué d'un pouvoir de connaître s'intensifiant, participe de l'être à l'intérieur des limites de sa mortalité. L'âme comme principe d'unité récapitule l'humanité et l'univers. Spirituelle et immortelle, la conscience unique du Christ est à la fois humaine et divine ; divine d'abord en ce que seul le moi intelligible du Christ est Parole de Dieu. Le Christ libère, élève, dispose l'humaine conscience à recevoir sa grâce ; il la rend capable d'unité en la centrant sur Dieu, sans rien exclure de son humanité. Dans le sillage de Blondel, du P. Maréchal, le P. Mersch conçoit la théologie comme l'étude des conditions du retour de l'univers à l'homme, de l'homme au Christ et du Christ à Dieu ; il l'élabore en discernant à chaque niveau de la réalité la part d'intelligible qu'elle contient ; il la limite vers le haut dans la reconnaissance du silence des mystiques. GABRIEL WIDMER.

L'annonce de l'Evangile aujourd'hui. Rapports du quatrième colloque de « Parole et Mission » présentés par A.-M. Henry O.P. Paris, Editions du Cerf, 1962, 368 p. « Parole et Mission. »

Qui dans l'Eglise d'aujourd'hui n'est pas tourmenté par cette question de l'annonce de l'Evangile ? Lire un ouvrage comme celui que nous présente l'équipe de « Parole et Mission », c'est en tout cas prendre conscience de l'extraordinaire convergence des recherches des chrétiens, de quelque confession qu'ils soient, en ce domaine, de leurs efforts, de leurs tâtonnements, de leurs angoisses. Nous avons lu ce livre avec passion, prenant à tous les articles un intérêt immense. Mais comme les organisateurs eux-mêmes (qui le laissent entendre p. 14) nous avons été quelque peu déçu du résultat. Comprenons-nous bien :

chaque élément de ce dialogue entre le kérygme et le monde moderne est remarquable, mais il semble que le point de rencontre entre eux n'ait pas été trouvé. Il y a d'un côté les exégètes (Trémel : « Du kérygme des apôtres à celui d'aujourd'hui » ; Dreyfus : « Le kérygme est-il uniquement christologique ? »), les historiens (Daniélou : « Le kérygme selon le christianisme primitif »), les systématiciens (Henry : « Le kérygme dans le ministère de la Parole »), qui analysent le contenu du kérygme, et le font avec une intelligence parfaite ; il y a de l'autre les psychologues (Sarano : « Comment les sciences de l'homme découvrent aujourd'hui l'homme » ; Plé : « Autour de la « démission du Père »), les scientifiques (Pohier : « L'homme compris par ses causes et par sa signification » ; Dubarle : « En « religion », la science fait le désert »), les philosophes (Borne : « Eléments de réflexion sur deux athéismes »), les sociologues (Domenach : « L'homme de demain » ; Thomas : « Le monde en mouvement, ou la foi en disponibilité »), mais la rencontre entre ces deux « blocs » ne se fait pas réellement. Le P. Dunas certes s'est efforcé de faire une synthèse (« Pour une proposition kérygmatique de l'Evangile aujourd'hui ») : elle est passionnante et riche d'aperçus nouveaux, et pourtant... Rien ne donne plus à penser cependant sur notre sujet que le post-colloque, consacré à des entretiens avec d'anciens prêtres-ouvriers : cette discussion laisse un goût amer, non pas tellement à cause de l'incompréhension de la hiérarchie catholique devant cette expérience — incompréhension qu'il ne nous appartient pas ici de juger, mais bien plutôt à cause de l'immense et terrifiante absence de Dieu dans le monde du travail. L'Eglise devra payer un prix très lourd en sacrifices et en obéissances si elle veut être à nouveau entendue. Elle ne peut se contenter de déclaration d'intention, ni même seulement de se préoccuper de réajuster son langage, il faut qu'elle soit l'Eglise dans sa pauvreté et son obéissance. — Tous les pasteurs doivent lire ce livre, parce qu'il est riche d'enseignements multiples, et parce qu'il décrit sans complaisance la situation de l'Eglise chrétienne d'aujourd'hui à la recherche passionnée et angoissée des conditions de son apostolat. Plus que toute autre une telle recherche est urgente et pleine de promesse, si, comme ce livre le montre, elle est menée conjointement par toutes les Eglises, unies en tout cas dans leur dénuement.

ERIC FUCHS.

A. F. CARILLO DE ALBORNOZ : *Le catholicisme et la liberté religieuse.* Trad. de l'anglais par Léon Thoorens. Paris, Editions universitaires, 1961. Collection « Progressions ».

L'intention de l'auteur, collaborateur du Conseil œcuménique des Eglises, est de montrer que le catholicisme contemporain n'a pas sur la question de la liberté religieuse une position unique et définitive. Plus précisément de montrer l'importance, toujours croissante selon lui, de la tendance qui considère « la liberté de religion comme essentiellement liée à l'esprit chrétien » (préface). Cette tendance s'oppose vigoureusement à l'opinion bien connue dite « de la thèse et de l'hypothèse » : « Là où les catholiques sont en minorité, ils réclament la liberté religieuse ; là où ils sont en majorité, ils la rejettent » — pour la résumer un peu caricaturalement. L'auteur, s'appuyant sur de nombreux théologiens ou penseurs catholiques — entre autres Léonard, Rahner, Maritain, Leclerc, Congar, Lercaro, Pribilla, G. Marcel... — peut affirmer que cette opinion est aujourd'hui largement contestée. Ce qui est la thèse, c'est au contraire

le principe de la liberté religieuse reconnue et défendue par l'Etat. Le cardinal Montini écrivait par exemple en 1960 : « Nous pensions qu'au XXe siècle... après la reconnaissance générale du droit à la liberté de pensée et de religion, il n'y aurait plus de persécution » (p. 28). Ces deux tendances sont donc absolument opposées et inconciliables ; il s'agit pour l'Eglise catholique romaine de faire désormais un choix net. Qui a raison, le Père Hartmann qui déclare : « La thèse de l'Etat catholique n'est pas une doctrine de l'Eglise » (p. 31) ou le cardinal Ottaviani qui défendait en 1953 encore la doctrine traditionnelle ? Les défenseurs de la liberté religieuse s'appuient sur les arguments suivants : 1. L'Etat n'est en aucune manière compétent en matière religieuse. Il ne peut ni croire, ni faire croire. — 2. La liberté religieuse n'a aucun rapport avec l'indifférentisme doctrinal, et la « laïcité ouverte » dont l'Etat doit s'inspirer rien de commun avec le laïcisme rationaliste et anticlérical. Défendre la liberté ne signifie pas défendre le relativisme religieux. — 3. La liberté religieuse repose sur la dignité de l'homme, créature sauvée ; elle est la condition concrète de l'acte de foi. Elle est enfin partie intégrante de l'anthropologie révélée. — 4. Défendre la liberté religieuse ne signifie pas non plus que l'on reconnaisse des droits à l'erreur. D'ailleurs ni l'erreur ni la vérité n'ont des droits, lesquels ne peuvent être reconnus qu'aux personnes. — 5. Une juste doctrine de l'Etat et de ses fins propres implique la reconnaissance du droit à la liberté religieuse. « Le monisme social fut le principe classique des sociétés antiques, mais le principe chrétien est le dualisme social. Car le Royaume de Jésus n'est pas de ce monde. » (Monzel cit., p. 89.) — A ces arguments fondamentaux s'ajoutent des arguments politiques ou philosophiques moins décisifs et dont l'auteur donne l'essentiel aux p. 92 à 105. — Mais une telle opinion va contre les déclaraions pontificales de Grégoire XVI (Mirari vos), Pie IX (Syllabus), et Léon XIII (Libertas) ! Le problème sera donc de savoir si ces déclarations sont de principe, irrévocables, ou bien contingentes et susceptibles d'interprétations nouvelles. L'enjeu est d'importance et l'on comprend que les théologiens qui défendent la liberté religieuse portent tous leurs efforts sur la démonstration que ces textes pontificaux célèbres représentent non la thèse mais bien l'hypothèse de la doctrine catholique traditionnelle et qu'ils s'expliquent par le contexte historique de la lutte de l'Eglise contre le libéralisme du XIXe siècle. Les avis les plus récents de Pie XI, Pie XII et Jean XXIII semblent appuyer cette exégèse. — L'auteur termine son livre par une comparaison avec les déclarations sur le même sujet du Conseil œcuménique des Eglises : il n'a pas de peine à montrer l'accord profond qui existe sur ce point. Il faut donc que le dialogue se poursuive entre les Eglises, si possible débarrassé de toute suspicion, pour que cet accord de principe se réalise dans les faits. Mais tout dépendra du succès que cette nouvelle manière de parler de la liberté religieuse dans le catholicisme rencontrera auprès de la hiérarchie officielle. Pour l'instant les deux opinions existent côte à côte. De ce point de vue et après avoir lu le livre de Carillo de Albornoz, on a le droit d'attendre beaucoup du concile actuel qui devrait clairement lever l'équivoque qui demeure encore, en affirmant nettement que l'Eglise catholique respecte la liberté religieuse. Ce serait pour l'esprit réellement œcuménique une victoire d'importance, due en tout premier lieu — ce livre nous le montre abondamment — aux efforts courageux des théologiens catholiques qui ont osé dénoncer l'hypocrisie de la doctrine classique, qui devait beaucoup à la casuistique et pas grand-chose à l'Evangile. L'auteur doit être remercié vivement d'avoir apporté avec tant d'intelligence et de compétence sa contribution à ce débat vital.

ERIC FUCHS.

DIVIO BARSOTTI : *Le Christianisme russe*. Tournai, Castermann, 1963, 196 p. Traduit de l'italien.

Ce livre élégamment présenté ne fait pas double emploi avec les divers ouvrages sur l'Orthodoxie publiés au cours de ces dernières années. Il se limite en effet à une analyse, au demeurant fort bien faite, malgré d'inutiles répétitions, de la spiritualité russe, moulée dans l'orthodoxie. Un chapitre préliminaire en dégage les constantes et les différents traits, qui sont : prière, pitié, abstinence, dans une optique cosmique de transfiguration et de divinisation. L'auteur, qui est catholique romain, a su pénétrer du dedans cette spiritualité souvent si déconcertante pour l'Occident ; il en note le caractère complémentaire par rapport à celui-ci, mais aussi les déficiences certaines. National (qu'on songe à la mystique de la « terre russe ») et pourtant universaliste en un sens messianique (Moscou, la « troisième Rome »), ce christianisme utopique et extrémiste, qui renie le monde par souci de pureté, se montre incapable de le sauver. Ne pouvant se réaliser que dans le monachisme, il n'atteint pas la masse du peuple, qui s'est laissé subjuguer par un autre messianisme, transposé sur le plan temporel d'une révolution sociale. Telle est la tragédie du christianisme russe. — Dans une seconde section de son ouvrage, l'auteur passe en revue les personnalités les plus représentatives de l'orthodoxie russe, tant saints que penseurs. Il ne s'attarde pas à leur biographie, souvent de peu d'intérêt, mais il explore et définit avec sagacité et un évident don de sympathie la spiritualité et la mystique de ces hommes qui ont nom : saint Séraphin de Sarov, saint Serge de Radonej et Jean de Cronsstadt, ou Khomiakov et Soloviev. Des premiers, il expose la doctrine spirituelle, apparentée à celle des Pères du Désert telle que nous l'a rapportée Jean Cassien. Des seconds il analyse la pensée complexe et tourmentée : le slavophilisme de Khomiakov, et sa théorie charismatique de l'Eglise, forgée en réaction contre l'institutionalisme romain, et qui eut la fortune de devenir l'ecclésiologie quasi officielle de l'Orthodoxie en notre temps ; puis la mystique unitotale de Soloviev qui devait le conduire au catholicisme romain et faire en même temps de lui le précurseur d'une « gnose » orthodoxe, qui a trouvé de nos jours son systématicien en Bulgakhov le sophiologue. Un calendrier orthodoxe et un bref lexique de quelques vocables courants de la spiritualité russe complètent cet ouvrage qui vient étoffer utilement le dialogue œcuménique. RICHARD PAQUIER.

PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Portuguiesische Forschungen der Görres-Gesellschaft : Reihe I :

Aufsätze zur portugiesischer Kulturgeschichte, I Band. Aschendorff V. Münster, 1960, VIII et 334 p.

A. RIBEIRO : *A razão animada*, sumário de antropologia. Livraria Bertrand, Lisboa, s.d., 338 p.

M. L. CARDOSO RANGEL DE COELHO : *A filosofia de Silvestre Pinheiro Ferreira*. Livraria Cruz, Braga, 1958, 306 p.

C. DOS SANTOS ABRANCHES s.j. : *Metafísica*. Livraria Cruz, Braga, 1956, p. 263.

D. MARTINS s.j. : *O problema de Deus*. Livraria Cruz, Braga, 1957, 240 p.

A. FREIRE s.j. : *Platão*, Aspectos da sua filosofia. Livraria Cruz, Braga, 1954, 230 p.

C. PIRES s.j. : *Inteligência e pecado em S. Tomás de Aquino.* Livraria Cruz, Braga, 1961, p. 360.

Les rapports intellectuels entre le Portugal et le reste de l'Europe n'ont jamais été faciles. De notre ignorance de fait du portugais comme de l'histoire particulière de la culture au Portugal, nous passons trop aisément à un jugement à priori qui nie toute possibilité d'une pensée originale aux bords du Tage. C'est pourquoi les intellectuels portugais sont toujours tentés de réagir par un sursaut nationaliste qui les isole encore davantage dans leur singularité. Ainsi les tendances idéologiques du régime politique actuel ont favorisé l'éclosion d'une « philosophie portugaise », qui, comme le prouve le livre d'A. Ribeiro, « La Raison animée », se caractérise surtout par sa xénophobie, l'exploitation des particularités linguistiques de la langue (au point de proposer une « logique portugaise » !) et la systématisation des thèmes traditionnels de la poésie nationalisante (en oubliant d'ailleurs que le plus grand poète national portugais du siècle, Fernando Pessoa, est aussi le plus radicalement antiphilosophique). — Et cependant il y aurait dans le passé luse des figures qui mériteraient une approche plus réfléchie. Tel Silvestre Pinheiro Ferreira (1769-1846) dont la pensée et l'activité politico-pédagogique ont accompagné une des périodes les plus troublées de l'histoire portugaise : celle de l'invasion napoléonienne, l'établissement de la cour à Rio de Janeiro, les luttes libérales et la proclamation de l'Empire du Brésil. Mme Rangel de Coelho propose les résultats de sa minutieuse investigation dans un bon travail de base encore que son exposé trop systématique nuise à la pensée de cet éclectique et ne relève pas assez l'originalité de sa réflexion sur la personne et le langage. — Ou Pedro da Fonseca (mort en 1597) qui eut une grande importance dans le retour offensif de la dialectique aux XVIe siècle et surtout Francisco Sanches (1551-1623) dont la rigueur n'est pas sans rappeler Descartes sur qui il eut probablement une influence. D'importantes études leur sont consacrées dans le premier recueil d'études portugaises de la société allemande « Görres » qui inaugure ainsi une série parallèle à ses recueils hispanisants. Celle de J. Moreau est particulièrement significative, où le professeur de Bordeaux étudie l'actualité du « Quod Nihil Scitur » de Sanches qui rompant avec la certitude dogmatique par un doute systématique, rétablit la certitude de la connaissance par l'analyse de nos moyens de connaissance. Outre ces études philosophiques, le recueil de la Görresgesellschaft contient des travaux sur Camões (dont un essai capital de H. Hatzfeld sur le style « manuélin » — c'est-à-dire maniériste — dans la lyrique camonienne), sur l'état des recherches sur l'argot, d'éthnographie rurale et des documents historiques du temps de l'empire colonial. Leur diversité illustre bien la richesse des problèmes que pose l'évolution de la culture au Portugal. — C'est cependant chez les jésuites de la Faculté pontificale de Braga qu'on trouve à la fois un sens réel de la tradition philosophique, et une grande sensibilité aux problèmes contemporains. Nous avons déjà signalé ici même la qualité de leur revue : « Revista portuguesa de Filosofia » ; relevons brièvement la qualité de leur collection de travaux philosophiques. Que ce soit en discutant la place de la connaissance scientifique moderne dans une nouvelle synthèse métaphysique, renouvelée au contact de la pensée de Heidegger (la « Métaphysique » du P.C. dos Abranches) ; en introduisant à Platon et en se préoccupant de la signification actuelle de sa

pensée dans la situation portugaise (le « Platon » du P. A. Freire) ; en cherchant les bases philosophiques d'une nouvelle apologétique qui tienne compte du « silence de Dieu » dans le monde contemporain (le « Problème de Dieu » du P. D. Martins) ; ou enfin, dans la remarquable thèse du P. C. Pires, qui montre les rapports de l'intelligence et de la volonté dans la réflexion thomiste sur le Mal, l'école de Braga démontre sa vitalité et son effort pour maintenir un haut niveau dans la réflexion philosophique au Portugal. PIERRE FURTER.

GEORGES GUSDORF : *Dialogue avec le médecin*. Genève, Labor et Fides, s. d., 120 p.

M. Gusdorf cherche à éclairer le sens de l'action médicale en faisant dialoguer un médecin et un philosophe. Le premier, soucieux avant tout d'exercer une action efficace par l'application des techniques médicales, exprime bien le point de vue du praticien qui se méfie des spéculations philosophiques et tend à les considérer comme un luxe inutile. Le second s'efforce de rendre son interlocuteur conscient des présupposés de sa pratique quotidienne. Au cours du dialogue, on voit apparaître dans la bouche du philosophe les principaux thèmes de l'humanisme médical actuel : refus d'établir des cloisons étanches entre l'âme et le corps, affirmation de la nécessité de saisir l'être humain dans sa totalité, idée du respect de la vie présentée comme le principe de l'attitude médicale, invitation à considérer l'horizon social du malade. Mais, aux yeux du médecin, ces réflexions, pour intéressantes qu'elles soient, restent bien éloignées de l'exercice quotidien de sa profession et ne fournissent aucune directive thérapeutique nette. Les deux interlocuteurs se séparent donc sans être parvenus à un accord véritable. M. Gusdorf utilise avec bonheur le genre difficile du dialogue philosophique pour faire entendre la voix de l'anthropologie contemporaine aux prises avec les difficultés qu'elle rencontre lorsque, suivant sa vocation jusqu'au bout, elle cherche à se mettre au service de l'être humain en éclairant la pratique médicale. L'ouvrage, facilement accessible, est d'une lecture agréable. ANDRÉ VOELKE.

ETIENNE DE GREEFF : *L'Homme et son juge*. Bruges-Paris, Desclée De Brouwer, 1962, 186 p. Textes et études anthropologiques.

E. De Greeff défend dans ce livre une thèse de grande portée non seulement pour la psychologie, mais aussi pour la morale, la philosophie générale et même la théologie. Selon lui, tout homme porte inscrite au plus profond de sa nature une exigence de perfection infinie, véritable juge intérieur auquel il en appelle en dernier ressort pour l'appréciation de sa vie, de ses échecs et de ses réussites. Au regard des *normes internes* exprimant cette exigence infinie, l'existence ne peut finalement se solder que par un échec, car les efforts humains ne seront jamais à la mesure d'une aspiration à la perfection absolue. Le sentiment d'échec ne doit donc pas être considéré comme un phénomène accidentel résultant de processus pathologiques (par exemple de refoulements dus aux pressions émanant du surmoi) : tout homme l'éprouve lorsqu'il prend conscience du décalage irrémédiable entre ce qu'il a réalisé et ce qu'exigeaient les normes internes. Mais en regard des *normes externes*, d'origine sociale, auxquelles il est plus facile de satisfaire, on peut arriver à certaines réussites limitées, consacrées par l'approbation du milieu, sur le plan professionnel par exemple. En organisant sa vie

de façon à garder les yeux fixés sur ces normes externes, l'homme oubliera momentanément l'exigence infinie qu'il porte en lui et connaîtra ainsi un apaisement passager. Toutefois, il ne saurait s'agir d'une quiétude définitive, car es normes internes sont des *fonctions incorruptibles* qui ne se laissent pas réduire au silence. Ainsi toute vie humaine se déroule dans l'*ambivalence*, tantôt aspirant à une perfection inaccessible dont l'appel est celui de la vie même, tantôt se satisfaisant à moindres frais de la consécration sociale, au risque de sombrer dans l'inertie de la mort spirituelle. Si l'on veut bien comprendre E. De Greeff, il faut préciser que les normes internes ne sont pas morales : situées au-delà du bien et du mal, elles sont à l'œuvre aussi bien chez le saint que chez le criminel. Elles exigent que, quelle que soit la voie suivie, elle le soit jusqu'à un achèvement parfait, jusqu'à une réussite absolue, et cela même si cet achèvement doit être un crime parfait. Cette indifférence aux valeurs morales paraît tenir pour E. De Greeff à l'origine biologique de ces normes internes : en effet, selon lui, elles ne sont pas l'expression de fonctions psychologiques supérieures, mais de tendances liées au besoin d'expansion infinie propre à toute vie, et dont le siège neurologique se trouverait dans le mésencéphale. Ainsi s'expliquerait le halo affectif dont ces normes ne cessent d'être entourées et l'impossibilité pour l'individu de caractériser d'une façon satisfaisante la réalisation parfaite qu'elles exigent de lui. — Les vues présentées dans ce livre semblent reposer avant tout sur une connaissance de l'homme acquise par la pratique médico-psychologique et sur certaines intuitions personnelles. Mais E. De Greeff fait aussi intervenir à l'appui de ses conceptions les résultats de certains tests précis : cette confirmation expérimentale ne nous paraît malheureusement pas très solide, en raison de la faible base statistique sur laquelle elle repose (quarante sujets seulement dans certains cas). Quant à la rédaction de l'ouvrage, elle laisse fort à désirer, malgré certaines prétentions littéraires : la syntaxe malmenée, les maladresses, lourdeurs et imprécisions de tout genre compliquent la tâche du lecteur, qui ne sait souvent plus très bien où il en est. Le besoin de perfection infinie ne se fait-il donc pas sentir sur le plan de la clarté logique et de la correction grammaticale ? Il vaut cependant la peine de surmonter l'irritation que peuvent provoquer de trop nombreuses négligences de forme pour méditer les enseignements profonds de ce livre consacré à des problèmes essentiels que la plupart des psychologues préfèrent esquiver.

ANDRÉ VOELKE.

OLIVIER A. RABUT, O.P. : *La vérité de l'action*. Paris, Les Editions du Cerf, 1962, 183 p.

La vie est constamment menacée par l'inauthenticité. Elle peut être falsifiée par le jugement des autres m'imposant un personnage ; ce peut être aussi l'œuvre du « surmoi » (cf. Jung) qui m'accule à des actes désaccordés. Ou encore le fait des automatismes de comportement. « Ainsi par bien des chemins, l'être humain s'aliène, c'est-à-dire devient étranger au vrai lui-même, cesse de s'appartenir » (p. 23). A l'opposé, une vie humaine atteint sa plénitude lorsqu'elle trouve l'unité du donné et du construit. Si la nature est « ce qui naît en nous à chaque instant », elle n'est jamais un pur donné, mais au contraire un champ pour ma liberté. Dans ce champ cette liberté concrète actualise à chaque moment le choix fondamental que je fais et par lequel je donne un sens à ma vie. Mais ce choix, à quoi se réfère-t-il ? Car une action vraie doit être non seulement

accordée à son origine, mais aussi à son terme objectif. Elle est dépassement du moi vers « cet autre (qui) est source du moi » (Nédoncelle), vers le réel. Il faut donc dépasser la sincérité — accord de l'action avec le moi — pour tendre à l'authenticité — accord de l'action avec ce qui est (p. 48). Une triple exigence surgit de ce programme. Exigence de réception créatrice : vers une objectivité supérieure obtenue en recevant toutes choses dans le plus personnel du sujet. Il faut « co-naître » comme disait Claudel. Exigence de cheminement authentique : se débarrasser de tout a priori de départ, respecter la succession des phases, trouver la ligne d'action donnée de nécessité, devenir progressivement soi-même. Exigence de rectitude ontologique : accord avec le mystère de l'Etre, harmonisation de notre vie au centre ou fondement (p. 87). A son tour cette triple exigence fait apparaître un certain nombre de problèmes spirituels et philosophiques. S'il ne s'agit pas de lutter contre la nature mais de l'accomplir, l'authenticité ne pourra s'exprimer en termes ni de simple spontanéité, qui ignore l'exigence d'un plus-être, ni d'ascèse, qui neutralise la liberté et cache derrière le scrupule une peur de vie authentique. Philosophiquement cela veut dire également tendre à retrouver la réalité ultime qui se dévoile quelque peu dans l'acte humain et aussi viser à des actes qui révèlent l'être. La racine de l'inauthentique réside dans le décalage entre le psychologique et l'ontologique (p. 151). Il ne faut donc pas s'y tromper, la sincérité peut désigner deux orientations contraires : vivre selon ce qu'on ressent, qui conduit à l'aliénation, ou vivre selon la réalité, qui conduit à l'exercice réel de la liberté. « L'homme doit manifester l'être, et alors il est lui-même ; il doit se servir du plus personnel de son âme pour coïncider avec ses origines permanentes, qui l'imprègnent et le vivifient, mais aussi qui le débordent et le transcendent » (p. 182). — Telles sont résumées à grands traits les idées de ce livre intéressant, qui a le grand mérite de contraindre le lecteur à se poser quelques questions embarrassantes parce que vraies sur l'authenticité de sa vie. Il y a en particulier quelques pages très fortes sur la falsification intellectuelle et morale si courante aujourd'hui qui consiste à se refuser à toute exigence sous prétexte de sincérité. Mais il y a sincérité et sincérité : le Père Rabut le rappelle utilement !

ERIC FUCHS.

MAX SCHELER : *Schriften zur Soziologie und Weltanschauungslehre.* 2. durchgesehene Auflage... hrsg. von Maria Scheler. Bern, München, 1963, Francke Verlag. 1 vol de 455 p. Gesammelte Werke, Band 6.

Ce volume renferme la matière de trois petits ouvrages: *Moralia, Nation und Weltanschauungslehre, Christentum und Gesellschaft,* auxquels s'ajoutent des écrits mineurs de la même (seconde) époque. Certains textes, *Vom Sinn des Leides, Liebe und Erkenntnis* sont déjà connus par leur traduction française. — Ces écrits sont contemporains de *Vom Ewigen im Menschen* et *Wesen und Formen der Sympathie.* La pensée en est l'augustinisme très large de Scheler, son affirmation qu'il y a un ordre de valeurs affectives, original par sa nature et sa diffusion. — Choisissons entre autres textes *Sur la philosophie positiviste de l'histoire du savoir (loi des trois stades).* Scheler y montre combien le comtisme est et reste une philosophie, chargée de ses préjugés. Non pas une succession de formes, mais une liberté de formes nous offrent, dans leur développement, la science et la philosophie de l'histoire.

MARCEL REYMOND.

Demitizzazione e immagine. Scritti di E. CASTELLI, P. RICŒUR, G. FESSARD, H. OTT, G. C. ARGAN, G. DORFLES, R. KLEIN, U. ECO, E. BATTISTI, K. KERENYI, E. BENZ, H. W. BARTSCH, S. BRETON, J. LOTZ, R. PANNIKAR, V. MATHIEU, V. FAGONE, R. LAZZARINI. Padova, Cedam, 1962, 351 p. Archivio di Filosofia. Organo dello Istituto di Studi filosofici.

Seconde réunion du Convegno de Rome, qui s'est réuni encore en 1963. Les textes en italien et en français sont rendus dans la langue originale, ceux en allemand sont traduits en italien. — Les événements dont parle l'Evangile sont actuels, mais il semble qu'il n'y ait plus d'oreilles pour les entendre. Si le mythe n'est plus un problème, il y a le problème du mythe qui est irréductible à un problème. — Le problème de l'art sacré se pose aussi ; iconoclastie ? — Relevons la contribution de Paul Ricœur : Herméneutique et réflexion. Il analyse l'opposition, sur le terrain de l'herméneutique, entre la phénoménologie de la religion et la psychanalyse de la religion, spécialement chez Freud. P. Ricœur montrera la nécessité de cette opposition à l'intérieur d'une philosophie de la réflexion. La symbolique du mal exclut pour nous le passage par le savoir absolu. Il y a plus dans la symbolique que dans le savoir.

MARCEL REYMOND.

HELMUT SCHOECK, JAMES W. WIGGINS (édité sous la direction de) : *Relativism and the Study of Man.* Princeton, New York, D. van Nostrand Company, 1961. 259 p. Index.

Il s'agit d'un essai de préciser le rôle du relativisme dans un certain nombre de disciplines des sciences humaines, parmi lesquelles nous trouvons la psychologie, la théologie, l'anthropologie, l'étude de la société, des langues, etc... Chaque contribution — il y en a douze en tout — est le fruit d'un travail indépendant, mais qui a été l'objet de discussions en colloque puis revu en conséquence. L'on verra l'incidence que le relativisme peut avoir sur des disciplines autres que les sciences physiques, et par quelles voies différentes il s'est développé. Les auteurs sont, dans l'ordre : L. Carmichael (Psychologie), J. V. Langmead Casserley (Théologie), B. Leoni (Sciences politiques), J. C. Malin (Histoire), L. von Mises (Economie), M. A. Pei (Philologie), H. Schoeck (Sociologie), L. Strauss (Sciences politiques), J. W. Tietz (Education), E. Vivas (Philosophie), R. M. Weaver Anglais), C. Zirkle (Botanique).

HÉRALD CHATELAIN.

Imprimerie La Concorde, Lausanne

Ont collaboré à ce numéro :

MM. Joseph Moreau, professeur, rue de Lachassaigne 34, *Bordeaux*
Charles Gagnebin, professeur, rue Martenet 20, *Neuchâtel*
Auguste Lemaître, professeur, route des Acacias 24, *Genève*
André Biéler, pasteur, boulevard des Tranchées 14, *Genève*